

Connaissez-vous Jean-Luc Lagarce ?

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Catalogue publié avec le concours du Centre Régional du Livre
de Franche-Comté et de la Région Franche-Comté

*Publication hors commerce
Ne peut être vendue*

© 2008, ÉDITIONS LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-239-9

SOMMAIRE

Autobiographie	5
Le Parcours de Jean-Luc Lagarce	7
Les Solitaires intempestifs	13
Nous serons sereins, cette nuit-là encore	14
Comment j'écris	15
L'inscription aux Assédic	17
Dire ce refus de l'inquiétude	21
« Je ferai ça quand je reviendrai... »	22
L'Illusion comique	23
Être un amateur	25
Photo de répétition	26
Fête de charité	27
Nous devons préserver les lieux de la création	29
Molière en prison	31
Du luxe et de l'impuissance	36
Connaissez-vous ces pièces de Jean-Luc Lagarce ?	37
Bibliographie	47

AUTOBIOGRAPHIE

Je suis né en Haute-Saône, le 14 février 1957. Mes parents habitaient, dans le Doubs, le village où était né et avait toujours vécu mon père. Ils disent avoir déménagé sept fois en douze années mais je ne m'en souviens pas. Nous avons habité Seloncourt, je me rappelle ça, d'un côté de la cour et ensuite nous avons traversé la cour et nous sommes allés habiter dans l'immeuble d'en face. Lorsque ma sœur est née, nous sommes allés habiter la maison de Valentigney qui appartenait à ma grand-mère maternelle et d'où nous ne sommes plus jamais repartis.

Mes grands-parents paternels et maternels habitaient la campagne, cultivaient des jardins, élevaient quelques animaux et travaillaient en usine. Je ne suis pas certain que mon grand-père paternel travaillait en usine, il avait un triporteur, il avait été militaire et coiffeur. Mon père garda sa tondeuse et nous coupa les cheveux, à mon frère et moi, jusqu'à l'arrivée des Beatles, puis parfois le dimanche à nouveau lorsque j'adoptai ma tonsure actuelle.

[...]

Mon père travaillait en usine, il était ouvrier puis cadre, mais j'étais déjà âgé lorsqu'il est devenu cadre. Ma mère ne travaillait pas lorsque j'étais enfant, puis elle est allée à l'usine à son tour, lorsque ma sœur est née, elle était ouvrière. Lorsque nous étions très petits, ma sœur n'était pas encore là, ma mère dit que nous

étions très pauvres, que parfois, elle avait des trous sous ses chaussures mais je ne m'en souviens pas, je ne me souviens pas de la pauvreté, je me souviens juste que nous étions « juste », que nous ne pouvions pas aller en vacances mais je ne me rappelle pas que nous étions pauvres à ce point.

[...]

Je suis l'aîné, j'ai un frère et une sœur. Mon frère a un an de moins que moi et ma sœur huit années. Mon frère a eu un accident avec une dame en vélomoteur et l'institutrice m'a dit que c'était ma faute si mon frère avait failli mourir et ma mère m'a dit que non et que ce n'étaient pas des choses à dire à un enfant. Je me souviens de l'endroit exact. Ensuite, jusqu'à 15 ans, mon frère a eu des violentes et fréquentes crises d'asthme, il ne réussissait pas à l'école et puisque j'avais la chance de ne pas être malade, je ne pouvais pas ne pas être un bon élève. Il a eu la typhoïde en mai 68 et il est resté hospitalisé et du mois de mai 68, je ne me souviens que de cela, qu'il allait encore mourir. Un jour, on m'a envoyé seul au cinéma, voir *La Mélodie du bonheur*, c'est le premier film que j'ai vu, c'était avec Julie Andrews, puisque je n'avais pas posé de problème lorsque mon frère était à l'hôpital. Mon frère encore s'est cassé les deux bras à deux moments différents, et il a eu une double fracture de la mâchoire dans un accident de vélomoteur, et plus tard vers 20 ans, un accident de voiture avec des copains au retour du Maroc. Il ne m'est jamais rien arrivé.

Extrait d'un texte écrit pour le film vidéo *Portrait* (1 mn) paru en DVD dans *Journal vidéo*. L'intégralité du texte (titré 1957-1977) est publiée en introduction de *Journal 1977-1990*.

LE PARCOURS DE JEAN-LUC LAGARCE

Quand Jean-Luc Lagarce est mort (du sida) le 30 septembre 1995, c'était un metteur en scène connu mais un auteur encore méconnu. Certes, plusieurs de ses pièces avaient été jouées avec succès mais d'autres étaient restées dans le tiroir ou incomprises. Sa notoriété n'a cessé de croître depuis sa disparition et aujourd'hui Jean-Luc Lagarce est considéré comme un auteur classique contemporain, à l'instar d'un Bernard-Marie Koltès (mort du sida peu avant Lagarce) dont la notoriété a été plus précoce grâce à l'aura de Patrice Chéreau, qui montait ses pièces. Lagarce, lui, montait les siennes.

Si Lagarce n'a pas été reconnu de son vivant comme un auteur important, c'est peut-être que le langage théâtral de ses pièces était trop en décalage, trop novateur. Aujourd'hui, c'est l'un des auteurs coqueluches des cours d'art dramatique, un auteur chéri des troupes amateurs et de plus en plus prisé par les meilleurs metteurs en scène, toutes générations confondues. Il est traduit en plus de vingt-cinq langues.

*

Jean-Luc Lagarce est né le 14 février 1957 dans le pays de Montbéliard, en Franche-Comté et a passé toute sa jeunesse à Valentigney, une petite bourgade, fief des usines automobiles et des cycles Peugeot où ses parents travaillaient comme ouvriers ; il est aussi le rejeton d'une culture protestante. Au collège, une femme professeur de français et de latin initie les

élèves au théâtre : Lagarce, 13 ans, écrit pour la classe sa toute première pièce (perdue). À 18 ans, son baccalauréat en poche, il part vivre à Besançon où il s'inscrit à la faculté de philosophie et au conservatoire d'art dramatique de la ville. Bientôt, avec quelques élèves du conservatoire, il fonde une compagnie amateur, La Roulotte, nom qui rend hommage à Jean Vilar. Parallèlement Jean-Luc Lagarce travaille à un mémoire universitaire sur le thème « Théâtre et Pouvoir en Occident ». Quelques années plus tard, il abandonne ses études (et un travail en cours sur le marquis de Sade) pour se consacrer entièrement au théâtre : sa compagnie devient professionnelle. La Roulotte est basée à Besançon, mais n'a pas de lieu propre excepté un bureau. Elle répète où elle peut et est hébergée le temps d'un spectacle dans les théâtres de la ville. Dès lors, Jean-Luc Lagarce va mener une double vie d'auteur et de metteur en scène.

La compagnie de La Roulotte sera progressivement subventionnée par les collectivités locales, régionales et bientôt par le ministère de la Culture. En tant qu'auteur Lagarce recevra l'appui de Théâtre Ouvert, un organisme subventionné basé à Paris qui vise à mieux faire connaître les auteurs de théâtre contemporain. Il obtiendra également plusieurs bourses du ministère de la Culture ; en outre, certains théâtres lui commanderont des pièces.

Théâtre et Pouvoir en Occident parlait du théâtre grec, passait par le siècle classique (le xvii^e), allait voir du côté de Tchekhov et s'achevait sur quelques grands noms du théâtre des années cinquante : Ionesco, Genet, Beckett. Comment écrire après eux ? Lagarce posait la question. Il va commencer par mettre ses pas dans ceux

de Ionesco en écrivant quelques pièces marquées par le théâtre de l'absurde (dont *Erreur de construction*, *Carthage*, *encore*), revendiquant ouvertement l'héritage en faisant référence à *La Cantatrice chauve*, pièce que le metteur en scène Lagarce montera beaucoup plus tard avec un grand succès. Sa pièce *Les Serviteurs* fait des clins d'œil aux *Bonnes* de Jean Genet. Quant à Beckett, Lagarce montera très tôt trois de ses courtes pièces après avoir mis en scène plusieurs montages à partir de textes de l'Antiquité grecque : *Clytemnestre* puis *Elles disent...*, spectacle inspiré de l'*Odyssee*, histoire du retour d'Ulysse au pays natal, un motif qui allait être récurrent dans plusieurs des grandes pièces de Lagarce.

Voyage de Madame Knipper vers la Prusse Orientale, sa première pièce à être montée à Paris, fait référence à Tchekhov. C'est une pièce où Lagarce affirme son univers et façonne son style. Le lieu où se passe l'action est « le plateau nu d'un théâtre », des personnages sont réunis dans l'errance : ils fuient la guerre quelque part en Europe. La guerre n'est jamais là dans les pièces de Lagarce mais elle rôde souvent en coulisses. On retrouve cette structure dans *Vagues souvenirs de l'année de la peste* où un groupe de personnages a fui la peste qui sévissait à Londres. Dans cette errance, les personnages parlent de leur vie passée. Il ne se passe rien ou presque dans les pièces de Lagarce, l'intrigue est on ne peut plus mince, tout est dans la langue, la parole, le dit, le comment dire et le non-dit.

Knipper est une actrice. Le monde du théâtre, des tournées, des coulisses est au centre de plusieurs pièces comme *Music-hall* (une artiste flanquée de ses deux

boys ressasse ses tournées), *Hollywood* (inspirée par le monde du cinéma et de la littérature américains – à commencer par Fitzgerald –, la pièce mêle des personnages de romans et d'autres ayant existé), *Nous, les héros* (qui fait référence au *Journal* de Kafka, et évoque la vie d'une troupe en tournée dans l'Europe centrale à la veille d'une guerre). Cette dernière pièce, Jean-Luc Lagarce l'avait écrite pour les acteurs de sa mise en scène à succès du *Malade imaginaire* de Molière. Et c'est en s'inspirant d'un vieux manuel que Lagarce écrira *Les Règles du savoir-vivre dans la société moderne*, pièce pour une actrice.

Histoire d'amour (repérages), *De Saxe, roman* et *Histoire d'amour (derniers chapitres)* forment une informelle trilogie intimiste : une histoire entre deux hommes et une femme à travers le temps. On retrouve ce trio dans *Derniers remords avant l'oubli* : l'un des hommes s'est marié, la femme aussi, ils ont eu des enfants, l'autre homme est resté dans la maison où les trois vivaient naguère, ils se retrouvent avec leurs conjoints et la fille d'un des couples, pour vendre la maison. Ils repartiront sans rien avoir décidé. De l'intime on est passé au tableau d'une certaine société.

Plusieurs pièces comme *Retour à la citadelle*, *L'Exercice de la raison* (resté inédit jusqu'en 2007) et *Les Prétendants* brossent un tableau satirique des lieux de pouvoir à la faveur d'une nomination. On nomme un nouveau gouverneur, un nouveau directeur, la pièce se situe là, dans ce moment de bascule de l'investiture, entre l'ancien et le nouveau. L'humour et le regard caustique de Lagarce y font bon ménage ; mais on retrouve cet humour partout, y compris dans ses dernières pièces, plus sombres puisqu'il y est question

d'un enfant qui revient au pays natal à l'approche de la mort. Ce retour du fils peut être hypothétique, rêvé – comme dans *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne*, où cinq femmes attendent le retour d'un frère, d'un fils parti il y a longtemps –, ou effectif – comme dans *Juste la fin du monde*, qui se passe dans un cercle familial. Dans *Le Pays lointain*, ce cercle rejoint l'autre famille, celle que le héros s'est choisie : amantes, amants, amis. Cette pièce ultime, Jean-Luc Lagarce l'achèvera quinze jours avant de disparaître. Quand on la lira, quelques mois après sa mort, cela sera un choc émotif d'abord, puis bientôt un éblouissement.

JEAN-PIERRE THIBAUDAT

Extrait du site www.lagarce.net, consacré à l'œuvre de Jean-Luc Lagarce. Jean-Pierre Thibaudat est l'auteur de la biographie *Le Roman de Jean-Luc Lagarce*.

Texte écrit à l'occasion de la création du spectacle *Les Solitaires intempestifs* pour les *Cahiers du Granit* (n° 1, mai 1992), repris dans *Traces incertaines*. Pour connaître l'origine du titre de ce texte, devenu le nom de la maison d'édition créée par Jean-Luc Lagarce, rendez-vous sur le site des éditions : www.solitairesintempestifs.com.

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Nous avons trente ans.

Nous croisons parfois quelques gamins qui nous disent : « De ton temps... »

Nous sommes nés à la fin de la Guerre Froide, nos parents ont l'âge de Brigitte Bardot, Johnny Hallyday et Pierrot le Fou.

Ils auraient l'âge de Jean Seberg si elle avait voulu.

Nous sommes les petits frères des fameux enfants de Marx et de Coca-Cola et nos écoles sont restées fermées pendant le mois de mai 1968.

Nous sommes devenus sans nous en rendre compte les aînés de la Génération morale.

Nous faisons l'amour en pensant à la Mort et nous sommes inquiets de la Paix.

Nous sommes Fabrice à Austerlitz : nous ne voyons rien des batailles et des réalités du monde.

Nous sommes amusés de notre propre nostalgie. Nous sommes nourris de nos livres et des livres de ceux qui nous précédèrent.

Nous aimons les chansons qui nous parlent de chansons et les films qui nous parlent de cinéma.

Nous marchons paisiblement dans la peur et la beauté des catastrophes ou des utopies les plus terribles.

Nous ne sommes faits que des souvenirs qu'on nous inculqua.

Nous ne sommes pas des références.

NOUS SERONS SEREINS, CETTE NUIT-LÀ ENCORE

Renoncer au naturel, ces choses-là, le naturel, les idées crétines de la fausse modernité, cette obligation qu'on croit pouvoir nous faire, tout dire, se raconter tous les matins, se répandre et s'étaler partout, exposer ses petits riens et vouloir croire qu'il s'agit de notre âme, ce qu'il en reste. Non. Renoncer, garder pour soi, être sur sa réserve, ne donner qu'en toute connaissance.

N'avouer que les vrais secrets, juste dire l'essentiel, et pas toujours graves et pas toujours tristes nos secrets. N'avouer qu'une fois, la première, et ne plus répéter, se complaire, pas compris, mal entendu, *dommage et tant pis*, ne pas ressasser, en faire petit commerce. Tricher en silence, mentir avec courtoisie et ne s'abandonner aux confidences qu'auprès des vraies belles personnes, celles-là douces et généreuses.

Aller notre chemin, être désirés pour de mauvaises raisons, pardonnés aujourd'hui pour d'anciens souvenirs heureux ou encore, *ce sera bien aussi*, être détestés pour quelques malentendus imbéciles. Ne rien démentir, jamais.

Extrait d'un texte écrit pour le calendrier de la saison 1993/1994 du Théâtre de la Roulotte, repris dans *Du luxe et de l'impuissance*.

COMMENT J'ÉCRIS

L'écriture est destruction de toute voix, [...] l'auteur entre dans sa propre mort, l'écriture commence.

ROLAND BARTHES

J'écris très mal, mon écriture est illisible. Je n'écris plus aucune lettre à l'encre pour cette raison, je les écris sur mon ordinateur et elles se rangent automatiquement dans un dossier *courrier personnel*. Je leur donne comme titre le nom du destinataire et la date. Je fais de nombreuses fautes d'orthographe, je fais plus de fautes d'orthographe aujourd'hui que lorsque j'étais jeune. Je vérifie dans le Littré mais comme tous les gens qui font des fautes, je n'en ai aucune idée, aucun soupçon. Je dois faire moins de fautes de grammaire, il me semble. J'écoute toujours de la musique lorsque je travaille chez moi. Elle vient de la pièce d'à côté, et il est nécessaire qu'elle soit un peu trop forte à cet endroit pour être entendue du bureau. En ville, dans les cafés, par exemple, le bruit ne me concerne pas du tout, les gens ne me gênent jamais et j'irai toujours plus vers un café plein de monde que vers un endroit vide. Je ne cesse de relever le nez de mon cahier et d'y retourner, et les allers et retours ne me nuisent pas. J'aime voir la rue si cela est possible, regarder les gens passer et revenir à mon travail. J'ai de l'encre sur les doigts, je suis toujours revenu de l'école avec de l'encre sur les doigts et parfois même sur le visage et aujourd'hui encore, malgré ce beau et bon stylo, c'est toujours le

cas. Il arrive encore qu'il y ait de l'encre sur mes draps et longtemps j'ai essuyé la plume sur mes pantalons et mes chemises mais on me l'a trop reproché et j'ai arrêté.

[...]

Je n'écris pas toujours. Parfois je fais juste semblant. Pendant plus de deux années, je n'ai pas écrit. A. n'est pas d'accord, il nie l'évidence. J'ai fait plein de petits travaux, des textes comme celui-ci mais moi, je n'écrivais plus. Au retour d'Allemagne et après la mort de G., c'était terminé, je n'écrivais plus, j'étais tombé. J'ai écrit une pièce et j'ai travaillé sur un scénario avec une autre personne mais ce n'était pas écrire, c'était faire un travail. De la technique et un peu de savoir-faire. *Je mettais en scène*. Je n'ai jamais interrompu mon Journal, j'y ai consacré machinalement beaucoup plus de temps encore, j'allais m'asseoir dans les cafés et je tenais mon petit registre et pour ne pas me noyer définitivement, j'ai tenté aussi de mettre au propre les cahiers précédents. Chaque jour, j'ai recopié calmement les années précédentes. Peut-être les choses reviendront-elles sans trop de violence, on se dit cela, je ne sais pas. On peut écrire sans écrire, tricher, mais aussi rester là en silence, inutile ou impuissant. Quelque texte essentiel se construit dans la tête sans plus aucun désir de le voir sur le papier, sans plus aucune force de le donner, ne serait-ce qu'à soi-même.

Extrait d'un texte écrit pour les *Cahiers de Prospero* (n° 2, 1994), repris dans *Du luxe et de l'impuissance*.

L'INSCRIPTION AUX ASSÉDIC

Paris, le 2 février 1989.

Mon cher Dominique,

Je n'ai pas touché un centime d'Assédic depuis le 1^{er} décembre, date à laquelle je me suis inscrit. Pour une fois tous mes papiers, mon dossier, sont parfaitement en règle et déposés avec moult célérité et prudence par moi-même himself in the boîte of the caisse. Non pas que je ne fasse plus confiance aux PTT, les hommes qui relient les hommes, mais elles sont devenues l'excuse imparable des administrations déficientes – l'Administration, quoi ! – « Vous savez, avec les postes... »

Le 25 janvier, près de deux mois après cette inscription et voyant l'échéance mensuelle se rapprocher à la vitesse d'un cheval fuyant la mer sur les plages du mont Saint-Michel – j'ai la métaphore badine – je m'en vais perdre une heure ou deux à l'annexe de la rue Friant, celle-là dont je dépends, le cas de le dire, dans le 14^e arrondissement.

Ce n'est pas un reproche, mais tu n'as pas connu ça, toi, heureux homme, les Assédic ! D'un autre côté, c'est un peu comme l'armée, on est fier de ne pas l'avoir fait et puis on comprend plus tard qu'il vous manquera quelque chose. Comment te décrire les lieux sans nuire à ton moral ? Ne pas confondre comme la moitié de la France avec l'ANPE. Ça n'a rien à voir, mais alors rien du tout ! La seule preuve que ce sont

deux administrations différentes, c'est qu'elles ne sont pas situées au même endroit. C'est une preuve, non ? Et aussi, même si les gens y sont aussi désagréables, racistes, la peinture des murs dégueulasse – il y a une esthétique ASSÉDIC, CHÔMAGE, sur laquelle Beaubourg ferait bien de se pencher avant que ça ne prenne de la valeur, que les Américains rachètent tout, les chaises, les porte-revues, ah, les porte-revues ! et que toutes ces merveilles kitchounettes-chou ne deviennent hors de prix pour les musées nationaux –, même si tout semble être sorti du même moule débile, né du mépris et fier de le faire subir au feignant qui roupille derrière chaque chômeur (air connu), rien ne les réunit dans leur part la plus essentielle : elles ont toutes deux chacune un ordinateur, libre et indépendant.

Un ordinateur, c'est une chose secrète et mystérieuse, dormant dans les caves secrètes et mystérieuses des administrations les plus miteuses, dictant ses ordres secrets et mystérieux comme le faisait l'ordinateur, justement, de *2001, l'odyssée de l'espace* – quoique doit être plus souvent en train de siffloter *Au clair de la lune...* –, cette chose donc, invisible, mais dont nul n'est censé ignorer qu'elle nous tient dans ses griffes machiavéliques, Alien, Big Brother, la puissance occulte, donc, dont te parle, à voix basse, avec le respect qu'on doit aux divinités adorées mais maléfiques, la moindre pouffiasse, de quelque sexe que ce soit, derrière son comptoir, pour expliquer les circonvolutions étranges de ton dossier : « Vous comprenez, c'est l'ordinateur... »

Le comptoir d'accueil est une donnée intrinsèque également aux deux administrations, et la pouffiasse « hôtesse » (gueule de Joan Collins enfarinée, mère

à mèche, ventilateur dans la figure, poitrine silicone et voix dégoulinante « Ouuuuuuuuuu ????? »), elle n'y peut rien, sorry, sorry, faudra attendre, prenez un numéro (le 987 654 321^e et tu viens d'entendre qu'on appelait le 28 et le 28 est un bègue, et yougoslave de surcroît...). Tu prends ton numéro, tu es bien aux Assédic, tu te glisses sur une banquette dégueulasse entre deux rescapés des charters Pasqua – ils se croient à la préfecture pour la régularisation de leur cas, vont pas être déçus – et tu attends, n'hésitant pas à lire le dossier spécial *Libération* sur la Commission des opérations de Bourse, essayant de comprendre comment avec une mise de 3 francs dans la deuxième course, on peut gagner 2 milliards anciens sur le marché à terme et prouvant par là que tu n'es qu'un sale intello fils de riches maniérés, sachant lire et écrire et ayant encore les moyens de te payer un journal (venir avec *Vogue spécial automne-hiver* ne t'a pas paru du meilleur goût).

[...]

Je pars.

Mercredi, no chèque, mais rien d'alarmant. M'avait prévenu. Jeudi matin, ne voyant rien venir, je prends mon énergie et mon *Libération* sous le bras. J'attends deux heures : j'ai aujourd'hui le n° 14 mais on appelle justement le 898 765 433 214 (le même bègue yougoslave que la semaine précédente) et je m'interroge quelque temps pour savoir où s'arrête l'infini des chiffres...

On m'appelle. Un autre préposé : « Ah, non, moi je suis de Narbonne, té... » Ah, oui, faut reconnaître, y a une couille – ce qui nous en fait deux, j'allais la faire, tu as été plus rapide, sacré Dominique ! – et en effet,

l'ordinateur a un peu disjoncté. Faut admettre que c'est con, té. Mais promis, fera le nécessaire et mercredi prochain, ou jeudi, allez jeudi, tenez jeudi, toi missié tou recevras ta pitance. « Mais, mon bon, votre collègue (j'affecte de parler la même langue qu'eux), votre collègue ne me disait-il pas tantôt... – Oh, là, là, là, vous êtes tombé sur un baratineur qu'en avait rien à foutre... y a que ça ici ! » Comme que j'te cause ! À quoi ça servirait d'inventer, ça vous tombe tout cru dans la tête. Lui, c'est pas un qui raconte que des conneries, même qu'i me montre : voyez, té, je tape là, ça s'inscrit, la preuve et demain, ça sort là, et mercredi ou jeudi prochain, tenez jeudi, no problème, vous aurez tout ça. Bon, y aurait une autre couille, je vois pas laquelle : d'une j'y serais pour rien, deux, le mieux ce serait de revenir nous voir. Olé !

Remerciements à Dominique d'avoir permis la publication de cette lettre et de six autres « pièces en une lettre » en annexe à la biographie de Jean-Pierre Thibaudat, *Le Roman de Jean-Luc Lagarce*.

DIRE CE REFUS DE L'INQUIÉTUDE

Accepter de se regarder soi pour regarder le Monde, ne pas s'éloigner, se poser là au beau milieu de l'espace et du temps, oser chercher dans son esprit, dans son corps, les traces de tous les autres hommes, admettre de les voir, prendre dans sa vie les deux ou trois infimes lueurs de vie de toutes les autres vies, accepter de connaître, au risque de détruire ses propres certitudes, chercher et refuser pourtant de trouver et aller démuné, dans le risque de l'incompréhension, dans le danger du quolibet ou de l'insulte, aller démuné, marcher sans inquiétude et dire ce refus de l'inquiétude, comme premier engagement.

« JE FERAI ÇA QUAND JE REVIENDRAI... »

Je me donne des résolutions, je prends des résolutions, je m'encourage, des choses comme cela, je m'encourage comme je le fis toujours, à ne pas trop regarder en arrière, à refuser, à admettre, maintenant, que ce qui fut perdu a été perdu et ne reviendra pas.

Admettre l'idée toute simple, et très apaisante, très joyeuse, c'est ça que je veux dire, très joyeuse, oui, l'idée que je reviendrai, que j'aurai une autre vie après celle-là où je serai le même, où j'aurai plus de charme, où je marcherai dans les rues la nuit avec plus d'assurance encore que par le passé, où je serai un homme très libre et très heureux.

L'idée souvent, machinale, presque dite à voix haute
« Je ferai ça quand je reviendrai... »

L'idée très joyeuse, très apaisante et parfaitement ancrée dans mon esprit, avec toujours une seule crainte, un peu imbécile, la seule crainte de me réveiller, comme on se réveille du mal de dents, et avoir peur enfin et se mettre soudain à crier, comme le ferait un enfant, terrorisé, hors de propos, après la disparition du danger.

L'ILLUSION COMIQUE

Dans le cadre de la grotte magique, la scène obscure, ce trou profond où le spectateur avant que la représentation ne commence ne voit rien, ne devine rien, dans la boîte qui nous fait face, peuvent apparaître les « vains fantômes », les hommes et les femmes, les acteurs, sans qu'on sache, qu'on puisse savoir ou imaginer s'ils diront vrai ou faux, diraient-ils toujours au bout du compte faux et rien d'autre.

Un père regarde le spectacle de son fils et de sa vie et son fils joue la comédie encore : le père, au bout du compte, n'est-il pas un acteur qui jouerait le père sous les yeux des spectateurs ?

[...]

Il s'agit juste d'admettre le danger de ne plus jamais revenir à nos certitudes. Ne pas avoir peur et nous regarder nous-mêmes dans les lumières vacillantes de la scène et les hésitations de notre attention.

Marcher à pas mesurés, dans la fragilité de la lumière qui sépare le rêve de la veille, la salle de la scène, le soleil de la Touraine d'une grotte obscure et platonique. Aller au-devant de notre propre imagination peut-être, entrer dans notre roman, passer cette frontière où se retournent les spectateurs pour, de face dans la lumière, être les acteurs du conte.

De la magie initiale, juste un coup de baguette, le passage d'un monde à l'autre, se construit le théâtre et s'oublie ceux qui regardent, l'illusion construite,

pensée, l'œuvre d'art élaborée, dans l'illusion spontanée, née de l'imagination secrète.

Et, comme un livre dans lequel on pourrait entrer, passer le prologue comme on franchirait le proscenium du théâtre, entrer dans l'histoire comme on pénétrerait plus avant sur le plateau, aller dans le roman comme on voyagerait en pensée dans les mots et les phrases, prendre les costumes de théâtre et devenir des personnages, se mettre en parade, l'idée de l'enfance, comme on irait marcher dans sa propre imagination, en explorateur et metteur en scène de sa vie, on joue et de jouer, on dit le vrai plus vrai que le vrai.

Et quand viendra l'apaisement où s'éteint le rêve et où les morts se relèvent et les acteurs saluent, et quand viendra le calme des sentiments, lorsqu'ils reprendront leur cours, restera encore, comme une légère douleur, une petite mort, le souvenir de ce temps du faux, et l'espoir inavoué que cette nouvelle vie soit le début d'une nouvelle pièce encore, l'entrée dans un autre rêve, plus grand encore que les autres et les englobant tous, à l'infini, toujours.

Extrait d'un texte écrit pour un projet de mise en scène de *L'Illusion comique* de Corneille en octobre 1993, repris dans *Traces incertaines*.

ÊTRE UN AMATEUR

Être un amateur, « celui qui aime », un auteur amateur. Et aimer encore être amateur. Piéton aussi et promeneur, c'est possible. Ne pas dire le mot « professionnel de l'écriture », s'en garder, prendre ce risque. Tant pis. S'enfuir quand on vous parle d'écrire comme métier au mépris de toute logique et nier devant les douaniers ou les réducteurs de têtes. Écrire pour soi, sans le savoir, et pour deux ou trois autres, une seule personne parfois et seulement, ensuite, par lâcheté ou pour abîmer les choses ou pour s'en débarrasser ou, plus probable, s'obliger à les admettre, noires sur blanc, avouer aux autres, tous les autres, donner à lire, perdre la pudeur, laisser s'échapper et se répandre. Faire un métier.

Écrire à la place d'aimer, en guise d'aimer, ou pour aimer plus et faire de cette forme de l'amour un métier comme un autre. Il y a un nom.

Parler beaucoup, écrire énormément, et longuement pour éviter dans le silence d'être interrogé. Avouer tout pour ne pas être questionné.

S'en moquer aussi. Un mot pour un autre, qu'est-ce que cela fait ? Écrire souvent d'ailleurs, « qu'est-ce que cela fait ? » Le penser vraiment. Les choses essentielles sont sans importance, et réciprocité, j'allais l'oublier.

Texte commandé à Jean-Luc Lagarce par Théâtre Ouvert à l'occasion d'un « Parcours d'auteurs » de trois semaines avec une traversée de l'œuvre d'Eugène Durif, Jean-Luc Lagarce et Armando Llamas, en mars 1990.

PHOTO DE RÉPÉTITION

Les acteurs, je l'oublie bêtement, parfois, les acteurs écoutent. Photo de répétition. Tout le temps au travail, ils écoutent, cette écoute tendue vers deux ou trois mots, perdus au milieu du discours, un détail pour juste reprendre, recommencer, être là à suivre la parole, essayer d'être dans mon histoire, être au plus proche de ce que j'ignore moi-même, s'efforçant de trouver en eux le secret.

Légende d'une des photographies de l'exposition *Obscène* de Lin Delpierre (1992), intégralement reproduite dans *Un ou deux reflets dans l'obscurité*.

FÊTE DE CHARITÉ

La télévision n'est jamais aussi vulgaire que lorsqu'elle feint de s'intéresser à un objet qu'elle méprise. La télévision méprise l'Art. Il est son ennemi juré, il met en évidence, sans un mot – il suffit de les confronter –, sa petitesse et lui rappelle qu'elle n'est rien de plus qu'un outil. La télévision est un médium – ce n'est pas rien – mais elle souhaite ardemment devenir un spectacle à part entière. Dès lors, elle s'appuie sur l'Art, entre autres choses, pour s'élever au-dessus de sa condition. Elle le vampirise. Elle le réduit à ses propres dimensions (« on ne voit rien ») et elle l'oblige à parler le même langage qu'elle.

La télévision se croit essentielle. Elle a raison, c'est elle qui fait la pluie et le beau temps. Elle peut rendre célèbre n'importe qui et le faire disparaître en l'oubliant. Elle est le plus grand dénominateur commun : fatalement, au nom du populaire, elle se laisse aller au populisme et nivelle par le bas. À quand un Ministère de la Communication et (accessoirement) de la Culture ?

Quand la télévision fait sa fête au théâtre, elle se soucie moins de l'Art en question – il suffit de regarder les programmes pour constater qu'elle s'en fiche royalement – que de le réduire à son moule, s'en servir pour sa propre cause. Et comme le seul but de la télévision, actuellement, est de remplir le temps qui lui est imparti et de ratisser large, ce qu'elle nomme une fête devient un défilé longuet de gens connus du plus grand nombre. C'est mal cuisiné mais il y a beaucoup de plats.

Le problème avec le théâtre, c'est qu'il n'y a pas de « vedettes ». Une vedette est fabriquée par la télévision, y compris celles du cinéma, et comme elle n'a que faire du théâtre, les organisateurs se retrouvent en manque. Les seules vedettes du théâtre qu'on puisse connaître sont celles du théâtre télévisé, tendance Sabbagh ou celles du cinéma, revenues à la source (« C'est là qu'est mon seul amour... »). On se retrouve donc, pour « honorer » le théâtre, avec une cohorte de gens, tous respectables au demeurant, mais dans bien des cas, à des années-lumière de ce qu'est la réalité de ce métier. Le temps de devenir une vedette grâce à la télévision et le train est largement passé.

D'où l'aspect fête de charité, amicale des anciens élèves, gala de l'Union des artistes ou noces d'or des grands-parents.

Pourtant, devant tant de vulgarité, un pauvre digne et magnifique fait taire la médiocrité. Terzieff parle. Et la télévision la ferme. Elle ne gouverne plus. Elle est à son service, elle doit se rapprocher de lui, le cadrer comme un acteur, et non comme un présentateur. Il ne la regarde pas, il parle au public. Il prend son temps, pas de chronomètre dans la poche. Il est un acteur, le théâtre sur la scène. Et paradoxalement, il fait de la bonne télévision.

Les dames patronnesses en restent un instant bouche bée : le théâtre est grand, il se suffit à lui-même, il ne rêve pas de « passer à la télé », il ne demande qu'à vivre. Les médailles, c'est bon quand on est mort.

PAUL DASTHRÉ

Article paru dans *7 à Paris* en 1988 à propos de la cérémonie des Molières. Paul Dasthré (inspiré d'un personnage balzacien, cf. *Le Roman de Jean-Luc Lagarce* de J.-P. Thibaudat) est le pseudonyme sous lequel Jean-Luc Lagarce écrivit quelques articles dans la presse.

NOUS DEVONS PRÉSERVER LES LIEUX DE LA CRÉATION

Nous devons préserver les lieux de la création, les lieux du luxe de la pensée, les lieux du superficiel, les lieux de l'invention de ce qui n'existe pas encore, les lieux de l'interrogation d'hier, les lieux du questionnement. Ils sont notre belle propriété, nos maisons, à tous et à chacun. Les impressionnants bâtiments de la certitude définitive, nous n'en manquons pas, cessons d'en construire. La commémoration elle aussi peut être vivante, le souvenir aussi peut être joyeux ou terrible. Le passé ne doit pas toujours être chuchoté ou marcher à pas feutrés. Nous avons le devoir de faire du bruit. Nous devons conserver au centre de notre monde le lieu de nos incertitudes, le lieu de notre fragilité, de nos difficultés à dire et à entendre. Nous devons rester hésitants et résister ainsi, dans l'hésitation, aux discours violents ou aimables des péremptoires professionnels, des logiques économistes, les conseillers-payeurs, utilitaires immédiats, les habiles et les malins, nos consensuels seigneurs.

Nous ne pouvons nous contenter de notre bonne ou de notre mauvaise conscience devant la barbarie des autres, la barbarie nous l'avons en nous, elle ne demande qu'à nous ravager, qu'à éclater au plus profond de notre esprit et fondre sur l'Autre. Nous devons rester vigilants devant le monde, et rester vigilants devant le monde, c'est être encore vigilants devant nous-mêmes. Nous devons surveiller le mal et la haine que nous nourrissons en secret sans le savoir, sans vouloir le

savoir, sans même oser l'imaginer, la haine souterraine, silencieuse, attendant son heure pour nous dévorer et se servir de nous pour dévorer d'innocents ennemis. Les lieux de l'Art peuvent nous éloigner de la peur et lorsque nous avons moins peur, nous sommes moins mauvais.

Extrait d'un éditorial écrit pour la plaquette de saison 1993/1994 du Théâtre Granit, Belfort, repris dans *Du luxe et de l'impuissance*.

MOLIÈRE EN PRISON

DIMANCHE 26 JUIN 1994
Paris. Chez moi. 10 h 15.

Nouveau cahier. Le précédent fut « dévoré » littéralement – de avril à juin – car il était moins épais d'une part, mais aussi parce que j'y écris, c'est net, beaucoup plus, plus longtemps et plus souvent.

Ces carnets tiennent désormais une très grande place, un grand rôle, bien ou mal (plutôt bien) et jouent la partition dans ma vie probablement d'une manière plus importante, plus « utile ». (Tant dans le récit qu'une certaine forme d'« analyse » (sic).) Ils m'aident à vivre, je crois bien, et du moins ils m'aident à admettre la vie qui m'échoit et la vie que je me construis (car tout ne m'échoit pas, tout de même...).

(...)

Dernière du *Malade imaginaire* à Rennes. 85 ou 86^e représentation, je ne sais pas.

Dernière d'une longue série de représentations, d'une part – 25 fois à Rennes même avec les liens qui s'établissent avec ce théâtre – et dernière encore où joueront Olivier Achard et Olivier Py.

Dernière donc.

Et avant-dernière surtout peut-être : jeudi, l'après-midi, il avait été « organisé » une représentation à la prison de la ville. C'était une drôle d'histoire, un drôle de projet : le théâtre – et Françoise Du Chaxel et Catherine Dan, les proches collaboratrices de de Véricourt,

les âmes du théâtre, travaillent beaucoup et régulièrement avec la maison d'arrêt, cette prison-là, et celle des femmes encore – le théâtre proposa aux acteurs, les semaines précédentes de « faire quelque chose », une lecture, un débat, je ne sais quoi.

Je n'étais pas là, les acteurs décidèrent dans une belle unanimité (et ils n'en furent pas coutumiers) de refuser l'idée d'« animation socioculturelle », ces masques de la bonne conscience – Élisabeth et Olivier avaient joué *Mon père qui fonctionnait...* et en gardaient un souvenir très dur de malhonnêteté intellectuelle – et de jouer donc sans costumes, sans lumières, sans décor *Le Malade imaginaire* dans son intégralité.

D'être acteur, de faire entendre un texte, une langue, une histoire, des rapports entre les gens, de faire son travail, d'exercer son art dans les conditions les plus optimales – malgré l'absence de tout : décor, costumes – et d'aller au-devant des prisonniers sans un discours « animation ».

Le moins que l'on puisse dire c'est que je suis très opposé, comment pourrait-on dire ? « politiquement » à ce genre d'intervention, aller en prison comme d'autres d'ailleurs vont jouer pour les vieilles personnes, pour les handicapés, les malades en phase finale ou les enfants de 5 ans.

D'autre part, il est évident que j'étais terrorisé intérieurement d'une manière très irrationnelle à la simple idée, quant à moi de devoir entrer dans une prison (et c'était peut-être cela le pire !).

Mais les acteurs avaient décidé une chose grave, importante en commun, et ils eurent souvent du mal à se réunir (et c'est normal dans une troupe ainsi constituée et sur une tournée aussi longue) et bien sûr ils vinrent

me dire que je pouvais refuser (on avait soumis la décision finale à mon avis).

Dans un premier temps il fut décidé que je n'irais pas. François qui entendait très fortement mon angoisse intime m'encouragea même à rester sur la touche et se chargea avec Françoise Du Chaxel et le personnel pénitentiaire du « repérage » des lieux.

Et peu à peu, les semaines passant, le plan de l'espace absolument sommaire (on ne saurait mieux dire), les multiples détails liés à l'absence de coulisses et donc d'entrées et de sorties, l'absence de décor, des ponctuations fortes de la lumière ou de la musique commencèrent à préoccuper les uns et les autres, à donner lieu à d'infimes jolies – et inquiètes – conversations dont on s'efforçait de ne pas m'accabler – décision des acteurs et on respectait mon choix – mais dont l'air de rien on espérait que je me mêle un peu.

François s'en fit gentiment l'écho venant à la pêche à quelques solutions à des problèmes qui semblent toujours abyssaux aux acteurs : « Mais quand j'entre, à l'ordinaire je suis caché et là... »

Et je finis par décider de régler tout ça sur le papier (il ne pouvait être question de répéter dans les lieux !), de choisir pour l'un ou pour l'autre dans sa garde-robe personnelle le costume « civil » qui puisse le servir au mieux et qui soit la merveilleuse équivalence « aujourd'hui » de son personnage, de « cacher » des entrées et des sorties, et surtout de donner une grammaire des entrées et des sorties, des places à occuper dans « les absences de coulisse à vue » et même au fond de donner des conseils de jeu – François notamment joue tout de même Monsieur Purgon attaché à des

fil, manœuvré par trois techniciens avec un déguisement et un faux crâne et un maquillage qui le font ressembler à un oiseau fantastique de Bosch avec un micro HF qui modifie sa voix et des éclats de lumière impressionnants ! Il devait jouer la même scène face à un Argan sur un petit lit en fer, dans une lumière d'été que laissaient passer de grandes fenêtres avec barreaux, « sur terrain plat », avec sa beauté et son corps à lui. Ça change !

Et comme mon armée semblait inquiète, je décidai, écrasé d'angoisse et le sourire paisible et mensonger du type qui en a vu d'autres, de partir les rejoindre et d'assister en garant « responsable » à cette bizarre bataille.

Ce fut une représentation magnifique, terrible, un moment de théâtre, d'engagement des gens, des acteurs d'une force, d'une certaine violence aussi, et d'une grande beauté. Il y avait là au milieu d'une grande salle – c'est une prison du XIX^e siècle toute en brique rouge, en barreaux... – un petit lit en fer de prisonnier pour Argan et des acteurs en costume de ville, gens d'aujourd'hui, disant un texte, une langue, une poésie superbes !

Et en face, il y avait cinquante hommes, des voleurs, des criminels – un gamin de 16 ans dont me parla Du Chaxel qui le connaît et qui est condamné pour douze ans pour le meurtre d'un homme et qui regardait cela penché en avant et deux hommes encore qui vinrent me parler ensuite et me dirent qu'ils allaient écrire à leurs enfants pour leur raconter cet après-midi-là.

C'était grave. On riait peu (même si Mireille, la plus terrorisée de la troupe, et Achard faisaient beaucoup rire comme à leur habitude) et c'était une belle et grande chose.

Au milieu de la scène entre les deux frères, Béralde et Argan, qui est, je le dis toujours, « la scène qui me fit monter la pièce » et qui nous inquiétait le plus par sa durée, sa difficulté, l'attention était telle qu'à l'instant essentiel :

« Que faire quand on est malade... ?

– Rien, mon frère.

– Rien ?

– Rien. »

Les larmes me vinrent aux yeux.

Les acteurs sont effrayants d'égoïsme, de satisfaction et souvent je les déteste dans leurs petites médiocrités et leur oubli de l'Art, mais là ils étaient beaux, nobles et de magnifiques guerriers.

Du Chaxel et Catherine Dan et moi bouleversés, avions du mal à leur dire, mais ce combat-là, ce n'était pas rien.

Et le soir, jouant une seconde fois, épuisés dans leurs beaux costumes d'apparat, ils se croisaient en coulisse dans un rituel étrange, drôle et plein de respect.

Et pour la dernière, ils « jetèrent » tout dans la bataille, faisant hurler de rire la salle ou la tenant dans le silence et l'émotion et firent un beau triomphe.

Ils sont pénibles mais ils sont de belles personnes. Ne pas oublier ça.

DU LUXE ET DE L'IMPUISSANCE

Raconter le Monde, ma part misérable et infime du Monde, la part qui me revient, l'écrire et la mettre en scène, en construire à peine, une fois encore, l'éclair, la dureté, en dire avec lucidité l'évidence. Montrer sur le théâtre la force exacte qui nous saisit parfois, *cela, exactement cela*, les hommes et les femmes tels qu'ils sont, la beauté et l'horreur de leurs échanges et la mélancolie aussitôt qui les prend lorsque cette beauté et cette horreur se perdent, s'enfuient et cherchent à se détruire elles-mêmes, effrayées de leurs propres démons.

Extrait d'un texte écrit pour la *Revue d'esthétique* (n° 26, juillet 1994), repris dans *Du luxe et de l'impuissance*.

CONNAISSEZ-VOUS CES PIÈCES
DE JEAN-LUC LAGARCE ?

Les solutions figurent en page 46.

1

Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi il est venu et pourquoi surtout il est reparti si vite. C'est anormal. On dit, je crois, que de nombreux individus louches rôdent dans la ville et mettent les incidents à profit. Il est vrai que la tentation est grande quand on est pauvre de voir les autres continuer à survivre. Mais, après tout, pourquoi ont-ils essayé de tout changer, alors que tout allait si bien.

2

Quelle horreur ! Est-ce que vous vous rendez compte ? Mon mari travaillait au Ministère... Il y passait ses journées, je le connaissais mal, je le voyais si peu souvent ! Mais c'était mon mari, je me souviens de son visage, à quelques détails près... Un jour, il disparut... Il disparut. Il ne revint pas de son travail, c'est ce que je veux dire... Voulez-vous insinuer que mon mari disparut dans un bac d'acide ? Dans une bassine, une cuvette d'acide ? (*Elle rit violemment.*) Dans une tasse à thé d'acide ?

3

« Mais, madame, répètent-ils
 – sont courtois mais obstinés et n’entendent pas ne rien
 entendre – oui, madame, l’histoire quelle est-elle ?
 Parce que tout de même on ne saurait se nourrir ainsi,
 tout le temps,
 d’expédients divers,
 le tabouret, l’histoire du tabouret, ses multiples aven-
 tures,
 et la robe,
 et la porte du fond, et celle, plus fréquente encore,
 latérale, dans les cas difficiles, tout cela,
 nous l’avons compris, mais l’histoire,
 on ne saurait faire semblant, il y en a bien une, et quelle
 est-elle ? Nous serions heureux de la connaître... »
 Goguenards, ils attendent maintenant dans le silence et
 ce trou obscur,
 là, devant moi.

4

Je dis mieux les choses ?... « Je ne suis pas certaine que
 je vous aurais attendu une année de plus... » C’est ce
 qu’elle me déclara aussitôt et elle éclata de rire... beau
 grand rire... nous en avons perdu l’habitude... Je crois
 que j’ai su immédiatement... Comme si elle avait dit là
 une chose trop importante, ou déraisonnable ou vul-
 gaire, une phrase qu’on ne peut dire aussitôt...

5

Cette petite plaisanterie... Qu’est-ce que ce pouvait
 être d’autre ?... Cette petite plaisanterie était excel-
 lente, en effet, bien bonne, nous étions d’accord là-
 dessus, propre à alimenter nos futures veillées au coin

du feu, sujette à l'émerveillement de nos petits-enfants... Plusieurs centaines... milliers !... plusieurs milliers de kilomètres en terrain étranger, miné, pour en arriver là ! Il faut reconnaître que c'était une blague réussie !... Mais il ne pouvait s'agir que d'une erreur, une lamentable erreur comme il arrive parfois, exceptionnellement, qu'il s'en produise jusque dans les plus impénétrables recoins des administrations les plus huilées... Rien, presque rien, une broutille, plusieurs milliers de kilomètres ! Une de ces petites erreurs de mutation, simple et badine anicroche dans l'ordonnance méticuleuse d'un service... On ne va pas se laisser aller au désespoir pour si peu, c'est ce que nous nous sommes dit.

6

Oui, j'ai connu un homme, donc, et cet homme dont je vous parle, malgré toutes les qualités que j'ai dites, physiques, morales – c'est souvent lié, non ? –, il ne l'avait pas du tout, une absence totale, complète, pas du tout, pas du tout le sens de la psychologie, rien, toujours à côté.

Les gens, il faut leur parler, les deviner, les séduire et sourire, bien sûr, sourire, mais, par-dessus tout, avant tout, il faut trouver leur faille, la sentir, la mettre à jour. « L'achat, c'est la faille qu'on comble et... »

7

Les réunions de famille sont le meilleur creuset de nouvelles unions. C'est incroyable, le nombre, on ne saurait le croire et les chiffres pourtant le prouvent, c'est incroyable le nombre de mariages issus d'une Noce.

La fête est la même que celle des noces d'argent. Mais avec une intimité plus grande, pour ménager les héros du jour, car ils le sont, dont la vie est devenue fragile. On prend garde à ne pas transformer ce jour de fête en jour de deuil. Chacun leur a apporté son présent, jusqu'à l'arrière-petit-fils de deux mois, qui tient une fleur, pour eux, entre ses petits doigts inconscients. Le grand repas est suivi d'un bal ou d'une sauterie. Les deux aïeuls l'ouvrent avec deux de leurs petits-enfants s'ils peuvent. S'ils ne peuvent pas danser, ils regardent. C'est bien.

La fête ne se prolonge jamais au-delà de minuit. Alors, laissés à eux-mêmes, abandonnés, car abandon, on ne va pas se raconter d'histoire, les vieux époux tombent dans les bras l'un de l'autre, et se promettent que, s'ils recommençaient la vie, ils se choisiraient encore, des choses comme cela qu'on dit et qu'on croit.

Oui, nous nous sommes enfuis, Madame Forster et moi, oui, nous nous sommes enfuis !... Mais tout le monde s'est enfui ! Ils couraient comme des lapins, je les vois encore, je nous vois... Ceux qui osent ricaner aujourd'hui... Et ce n'est rien de ricaner... qu'avons-nous à en faire, Madame Forster et moi, des petits ricanements des médiocres...? mais, ce n'est pas tout, ils se permettent de juger... Ceux qui osent ricaner, ceux-là aussi, ils couraient... Et ceux qui ne se sont pas enfuis, où sont-ils ?... Parce que là aussi, il y a une belle et vraie question... Où sont-ils ?... Qu'ils se lèvent et qu'ils parlent !... Pas un, évidemment !... Ceux qui ne se sont pas enfuis, c'est bien simple... il ne faut pas avoir peur des mots...

« La fuite intelligente et subtile de Madame et Monsieur Forster. »

Ceux qui ont eu la triste bêtise ou ceux qui n'ont pas eu la riche idée... aujourd'hui : au plus profond de la fosse commune, sous douze pieds de crétins de leur espèce !... Monsieur Forster rit et Madame Forster rit également.

10

Vous imaginez cela ?... Sous les arbres de Santa Monica (il devait bien y avoir des arbres), de Santa Monica ou de San Simeon, profitant de la lune et du bruit lent du Pacifique... tard dans la nuit... presque le matin... il y eut ce moment fragile où Hearst, c'est mon tour, maintenant, n'est-ce pas ?... Randolph Hearst, doucement... Cet homme connu pour parler avec tant d'autorité... doucement, comme un secret... Randolph Hearst souhaite parler de la beauté, de son absence aussi, du malheur d'être né laid, pareil à tant d'autres, sans nuance ou sans intérêt... Et personne ne sait... Tu imagines cela ?... et personne ne sait s'il plaisante, s'il veut se moquer, s'il rit de lui-même, vraiment, ou s'il parle de sa douleur... avec la plus grande dérision... devant ces jeunes gens terribles de joliesse... Tu comprends cela ?

11

Il faut des règles et des principes.
Je me lève alors que le type dort encore, il ronfle comme ronflent les hommes mariés, ceux-là qui savent que l'autre, la Brave Habituelle, a renoncé, je me lève et j'enfile mes bas de la veille sur le recoin de la baignoire, c'est bien, l'heure où on quitte les autres sans leur devoir rien.

Le matin, tôt, au buffet de l'autogare – il faut les voir, les timides en permission ! – le matin, si tôt, insidieusement, cela pourrait commencer à me faire du mal, ne plus me lâcher pendant tout le voyage du retour mais je suis experte, devenue experte, j'ai une vraie belle absence de sentiments, je me suis entraînée, je ricane en moi-même et je m'évite les désagréments, la nostalgie, *tout ça*, les comptes et les bilans. Je sais bien prendre garde.

12

Moi. J'habite avec un autre homme. Je vis avec lui. Nous avons un enfant. Personne ici ne les connaît. Mon mari n'a pas souhaité venir, il n'y a pas été convié. Nous ne parlons jamais de cela, reparlons jamais de cela, « toute cette histoire », c'est le passé. C'est comme ça que nous appelons les choses. J'ai un métier, nous avons une maison et une voiture, nous habitons dans une banlieue résidentielle et il nous arrive de partir en vacances. L'idée de revenir là, cette soirée, un bal à nouveau (un bateau, comme la dernière fois ?), rencontrer les mêmes gens, vous, cela m'était un peu égal. Je n'avais aucune raison de fuir.

13

Ce que je voudrais dire, enfin, et surtout, car à moi aussi, il tarde d'en finir, ce que je voudrais dire, c'est que ma présence aujourd'hui, et notre participation au choix de monsieur pour remplacer cet autre monsieur, ne sont pas le début d'une ombre de symbole, on l'imaginera aisément.

Je suis venu aussi vous informer de la volonté du ministère de s'engager dorénavant, et clairement – parce que tout de même – et financièrement aussi, bien sûr, j'allais l'oublier, ce qui n'est pas tout, mais ce qui n'est pas rien, je suis venu aussi affirmer (on ne dit plus ça, on dit « réaffirmer », toujours, je ne me trompe pas ?) je suis venu aussi affirmer les engagements de l'État dans votre ville et dans l'action qui nous intéresse, nous réunit, aujourd'hui.

14

Mais de quoi est-ce que vous me parlez !

Malversations ?

De quoi est-ce que vous me parlez ? Vous croyez que l'argent sort des malles à costumes et que nous pourrions en plus de tous les frais, et de la nourriture, et des affiches, et des programmes, et de la location des salles, remplir parfaitement les paperasses et cotiser avec sérieux ? Vous rigolez ? Ce n'est pas le Kristall-Palast de Leipzig, ici, c'est une entreprise artisanale, un commerce de détail.

15

Tout ce temps où je n'étais plus rien, où je venais et où je n'étais plus rien, cette vie silencieuse que j'avais près de vous et qui ne comptait pas. Tout ce temps que vivent à côté des autres, au milieu des autres, les gens abandonnés.

J'étais abandonnée, sans que vous le sachiez, sans que vous vous en souciez jamais, trop inquiets, vous le croyez, trop inquiets de vous soucier de ceux que vous aimez.

Peu à peu, la folie me prit, elle était douce et sans haine.

Je marchais et je songeais avec douceur qu'on me tenait le bras ou l'épaule,
et je me contentais de ce bonheur inventé,
et j'étais bien,
et j'étais seule et je parlais et je répondais à des promesses secrètes qu'on me faisait à l'oreille.

16

Et puis enfin, les choses allaient de plus en plus vite, tout se bousculait,
nous étions très loin de ce que nous avions voulu vivre, très loin de ce qui devait être écrit.
Un jour, sans avoir terminé le livre
– peut-être même qu'il n'en avait pas écrit une ligne et qu'il se contenta de nous raconter l'histoire –
un jour, il meurt dessus,
emporté et noyé à la fois.
Ou encore, il le laisse,
il s'en désintéresse,
il raconte autre chose.
Il dit, comme une dernière pirouette, un dernier aveu,
il dit que ce n'est pas cela qu'il avait prévu de dire, écrire.

17

Je ne sais pas si tu te souviens bien de cela... cette faculté qu'il a et qu'il a toujours eue... aussi loin que je me rappelle, je l'ai connu ainsi... cette faculté qu'il a de s'endormir paisiblement et vite, alors que d'autres, lorsque l'heure est grave (et ne l'a-t-elle pas toujours été, durant toutes ces années et aujourd'hui encore, « par exemple », plus qu'à n'importe quel autre moment...) alors que les autres... Ellen et moi... restons

bien éveillés, préoccupés ou agités par les événements en cours, les décisions qui se préparent...

Une manière qu'il a de s'enfuir, je suppose, enfouir sa tête dans les draps et ne plus bouger... attendre... n'est-ce pas toujours ainsi qu'il a vécu ?... attendre que le monde et les choses s'arrangent entre eux... nous laisser nous défaire et le réveiller, « lorsque tout ira mieux », d'un petit tapotement amical sur l'épaule...

18

Et puis enfin... comme un dernier espoir... ou, comment dire ? comme une dernière boutade faite à moi-même... j'entrepris de ne raconter... comme thème unique de l'histoire que les responsables attendaient de moi... « simplement, le plus simplement du monde »... toute la difficulté que j'avais à raconter quelque histoire que ce soit... quelque histoire qui ne soit pas la mienne... comme si cela devait suffire à contenter cette soif de récits dramatiques, glorieux et rondement menés...

19

Vous avez raison, il est temps déjà de préparer les valises et les malles. Nous plierons soigneusement nos robes en éponge, et des shorts et des chapeaux et des lunettes et des espadrilles peut-être, c'est encore la mode. Et aussi des paniers en osier avec des pique-niques, avec du riz, avec du thon, avec des cerises, et des fleurs de marguerites dans les cheveux...

20

Ne pleurez pas, c'est ridicule... C'était une plaisanterie « innocente »... et pure aussi. Ne pleurez pas ! J'ai

horreur qu'on pleure ! Vous entendez ?... Ne vous comportez pas comme un enfant !... Si vous continuez à pleurer, cela va me rendre triste. J'ai horreur d'être triste ! C'est une des nombreuses choses que je me suis interdites... ou bien, alors, uniquement dans « les grandes circonstances ». Vous n'êtes pas une grande circonstance, il n'en est pas question ! Cessez de vous rendre intéressant !

21

La seconde femme de chambre n'existait que dans l'attente que celle qui la précédait disparaisse accidentellement... se fracasse la tête sur le marbre rose du grand escalier, ou parte avec un homme. En un mot comme en tant d'autres, la seconde femme de chambre pour sa part personnelle attendait son heure.

Solutions :

1 : Erreur de construction. 2 : Voyage de Madame Knipper vers la Prusse Orientale. 3 : Music-hall. 4 : Les Orphelins. 5 : Retour à la citadelle. 6 : Derniers remords avant l'oubli. 7 : Noce. 8 : Les Règles du savoir-vivre dans la société moderne. 9 : Vagues souvenirs de l'année de la peste. 10 : Hollywood. 11 : J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne. 12 : La Photographie. 13 : Les Prétendants. 14 : Nous, les héros (version sans le père). 15 : Le Pays lointain. 16 : Histoire d'amour (derniers chapitres). 17 : De Saxe, roman. 18 : Ici ou ailleurs. 19 : Carthage, encore. 20 : La Place de l'autre. 21 : Les Serviteurs.

BIBLIOGRAPHIE

Jean-Luc Lagarce

Aux éditions Les Solitaires Intempestifs

THÉÂTRE COMPLET

Théâtre complet I

Erreur de construction / Carthage, encore / La Place de l'autre / Voyage de Madame Knipper vers la Prusse Orientale / Ici ou ailleurs / Les Serviteurs / Noce

ISBN 978-2-912464-79-8, 2000, 272 p., 18,29 €

Erreur de construction [1977] Les mécanismes les plus simples de notre langage, répétés à l'infini, peuvent-ils être l'essence même d'une représentation théâtrale ?

Carthage, encore [1977] Après la catastrophe, ils sont bloqués là et rêvent de partir, de s'en sortir, s'enfuir. Mais comme la solidarité n'est pas leur fort, ils n'arrivent pas à grand-chose.

La Place de l'autre [1979] Lui est assis sur une chaise, Elle est debout. À confondre la condition de l'un avec la position de l'autre, l'égalité est ce qui pourrait leur arriver de plus dramatique. Seul jeu possible, mettre en œuvre la meilleure stratégie pour prendre la place de l'autre.

Voyage de Madame Knipper vers la Prusse Orientale [1980] Sur la route de l'exil, des gens qui possédaient tout et viennent peut-être de tout perdre, se racontent le long voyage de Madame Knipper fuyant la Capitale. Le leur, peut-être.

Ici ou ailleurs [1981] Une femme qu'un homme quitte oublie son enfant. Un fils revient là où l'attend sa mère. Une actrice court les scènes sans jamais s'imposer. De ces vies éparées, les responsables voudraient qu'« il » écrive l'histoire. Mais en est-il seulement capable ?

Les Serviteurs [1981] À l'étage Monsieur et Madame ont peut-être disparu, mais chacun en bas assure son service et sa fonction.

Noce [1982] C'est la noce. Les laissés-pour-compte, les oubliés de la fête veulent participer. Ils montent à l'assaut des mariés, ils font la révolution mais devront eux aussi inventer un nouveau monde.

Théâtre complet II

Vagues souvenirs de l'année de la peste / Hollywood / Histoire d'amour (repérages) / Retour à la citadelle / Les Orphelins / De Saxe, roman / La Photographie

ISBN 978-2-912464-78-1, 2000, 272 p., 18,29 €

Vagues souvenirs de l'année de la peste [1982] Ils ont fui la peste de Londres. Ils reviennent. Comme tous les soirs, ils campent ensemble par la force des choses. Ils racontent ce qu'ils vécurent et tentent difficilement de vivre ensemble dans la catastrophe.

Hollywood [1983] Un soir, à Hollywood, lors d'une réception, des personnages, fictifs ou réels, racontent leurs vies. Est-ce qu'ils ne pourraient pas jouer leur propre personnage, interpréter leur propre histoire ?

Histoire d'amour (repérages) [1983] Un homme et une femme retrouvent celui avec qui ils vécurent une histoire d'amour. Le jour des retrouvailles, il lit la pièce, le récit de leur histoire telle qu'il veut s'en souvenir, telle qu'il l'imagine.

Retour à la citadelle [1983] Dans la capitale, il a réussi. Aujourd'hui, il est de retour là où il vivait avant ; il retrouve sa famille, ses faux amis. Mais celui qui revient n'est plus celui qui partit : il est le Nouveau Gouverneur.

Les Orphelins [1984] Lorsque le Père mourra, les trois fils réussiront-ils à se partager son héritage, sa maison et la femme qui est là et qui semble si indifférente ?

De Saxe, roman [1984] Le jeune prince de Saxe avait tout quitté, son royaume et ses sujets, pour aller sur les routes et faire du théâtre avec deux aventuriers. Ils reviennent le chercher, perdu dans son palais et dans ses rêves.

La Photographie [1986] C'est l'histoire de gens qui se sont perdus de vue, qui se retrouvent, et qui se souviennent qu'ils se connaissaient, « avant », quelques années auparavant.

Théâtre complet III

Derniers remords avant l'oubli / Music-hall / Les Prétendants
/ Juste la fin du monde / Histoire d'amour (derniers chapitres)
ISBN 978-2-912464-49-1, 1999, 2007, 320 p., 21 €

Derniers remords avant l'oubli [1986] L'action se passe en France, de nos jours, à la campagne, dans la maison qu'habite Pierre et qu'habitèrent par le passé avec lui Hélène et Paul. Chacun a maintenant construit sa vie et il s'agit de se partager les biens, ce qui reste de l'utopie d'une jeunesse.

Music-hall [1989] Comme tous les soirs, dans cette ville-là comme dans toutes les autres, la Fille jouera sa petite histoire, prendra des mines, fredonnera chansonnette et esquissera pas de danse. Racontera la journée pénible qui s'achève, celle qui s'annonce, humiliations et aléas divers. Comme tous les soirs, les deux boys, épuisés, fatigués, rêvant de s'enfuir, tricheront avec elle.

Les Prétendants [1988] Tous les personnages qui composent la vie d'un centre culturel de province se retrouvent à l'occasion de la nomination d'un nouveau directeur. Cette passation de pouvoirs se fait chorégraphie tactique, chacun cherchant à se placer au mieux suivant le jeu des mondanités, des faux-semblants et des vrais enjeux. Ça s'agite, ça se remue, ça grouille... comme dans un marais : au final rien ne change.

Juste la fin du monde [1990] Le fils retourne dans sa famille pour l'informer de sa mort prochaine. Ce sont les retrouvailles avec le cercle familial où l'on se dit l'amour que l'on se porte à travers les éternelles querelles. De cette visite qu'il voulait définitive, le fils repartira sans avoir rien dit.

Histoire d'amour (derniers chapitres) [1990] Ajouts et précisions à la première version, « Repérages ».

Théâtre complet IV

Les Règles du savoir-vivre dans la société moderne / Nous, les héros / Nous, les héros (version sans le père) / J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne / Le Pays lointain
ISBN 978-2-84681-030-2, 2002, 424 p., 18 €

Les Règles du savoir-vivre dans la société moderne [1993] Naître, ce n'est pas compliqué. Mourir, c'est très facile. Vivre, entre ces deux événements, ce n'est pas nécessairement impossible. Il n'est question que de suivre les règles et d'appliquer les principes pour s'en accommoder, il suffit de savoir que si la vie n'est qu'une longue suite d'infimes problèmes, il existe une solution pour chacun.

Nous, les héros [1993] Après la représentation, on chante une fois encore, on joue de petits sketches idiots, on imite, on hurle de rire et parfois, aussi, on se laisse aller à la nostalgie. Ce soir, la fille aînée du directeur se fiancera, dans les coulisses, avec le jeune premier...

Nous, les héros (version sans le père) [1994] Cette pièce fut écrite par Jean-Luc Lagarce pour les acteurs jouant dans sa mise en scène du *Malade imaginaire*. L'acteur devant jouer le rôle du père n'étant pas disponible, Lagarce a supprimé le personnage et réécrit la pièce.

J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne [1994] Cinq femmes et un jeune homme enfin rentré à la maison, endormi paisiblement ou mourant enfin. On lutte une fois encore, la dernière, on se dispute les dépouilles de l'amour, on s'arrache la tendresse exclusive.

Le Pays lointain [1995] L'histoire sans histoire d'un homme dans la France des vingt dernières années du xx^e siècle, les rencontres, la famille, les amis, les amours fantasmées et vécues, le travail et les aventures. Le roman. Le chemin parcouru, l'éloignement lent et certain qui nous mena là où nous sommes, aujourd'hui, du pays lointain d'où nous sommes partis. C'est le récit de l'échec, le récit de ce qu'on voulut être et qu'on ne fut pas, le récit de ce qu'on vit nous échapper.

PIÈCES SEULES

L'Exercice de la raison [1985]

Ils n'ont encore rien décidé. Un de ces petits jeunes hommes mélancoliques peut remplacer le vieux, être nommé à sa place. Et le vieux peut aussi se succéder à lui-même. Tout cela peut n'être qu'une réunion préparatoire et tout peut se décider une autre fois, comme toujours. On ne sait pas. Et encore, aucune éventualité ne doit être écartée : rien, la vie peut continuer ainsi.

ISBN 978-2-84681-188-0, 2007, 80 p., 10 €

Retour à la citadelle

ISBN 978-2-84681-162-0, 2006, 64 p., 10 €

Derniers remords avant l'oubli

ISBN 978-2-84681-063-0, 2003, 64 p., 9 €

Les Prétendants

ISBN 978-2-84681-032-6, 2002, 104 p., 9 €

Music-hall

ISBN 978-2-84681-000-5, 1992, 2008, 64 p., 9 €

Juste la fin du monde

ISBN 978-2-912464-88-0, 1999, 2008, 80 p., 7,50 €

Les Règles du savoir-vivre dans la société moderne

ISBN 978-2-912464-61-3, 1995, 2005, 48 p., 7,50 €

Nous, les héros (version sans le père)

ISBN 978-2-84681-124-8, 1995, 2007, 96 p., 10 €

J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne

ISBN 978-2-912464-03-3, 1997, 2007, 64 p., 10 €

Le Pays lointain

ISBN 978-2-84681-088-3, 1995, 2005, 160 p., 10 €

LIVRET D'OPÉRA

Quichotte [1989]

Livret d'un opéra jazz composé par Mike Westbrook, ce texte librement inspiré du dernier chapitre de *Don Quichotte* de Cervantès est aussi un hommage à l'univers de Jacques Demy.

ISBN 978-2-84681-186-6, 2007, 64 p., 10 €

RÉCITS

Trois récits [1994]

L'Apprentissage / Le Bain / Le Voyage à La Haye

ISBN 978-2-912464-91-0, 2001, 112 p., 11,74 €

L'Apprentissage. « Je me suis arrangé, peut-être. J'ouvre les yeux et j'invente et plus habile encore, peu à peu, de longues heures à songer à cela, plus habile encore les yeux fermés, inventer et désirer et trouver aussitôt, exactement, avec exactitude, trouver aussitôt, les yeux ouverts, trouver ce qu'on ima-

gina, désira avec tant de force que rien ne pourrait se dérober, manquer ou être absent. »

Le Bain. « On prend un long bain, lui, posé sur moi comme un enfant malade, son corps superbe en train de se défaire. On dort enlacés. C'était comme le bonheur le plus grand, aujourd'hui, le souvenir que je garde, c'était comme le bonheur le plus grand d'être si paisibles et le désespoir encore de savoir qu'on se quitte. »

Le Voyage à La Haye. « C'était une belle et bonne soirée. À minuit, juste après que l'ambassadeur fut parti avec ses acolytes, le secret avait été bien gardé, il y eut un gâteau magnifique, offert par les Hollandais et un cadeau somptueux par toute la troupe du spectacle, un livre d'art très lourd, très beau et volumineux, en deux tomes, dans son coffret. »

ADAPTATION THÉÂTRALE

Crébillon fils

Les Égarements du cœur et de l'esprit

Adaptation de Jean-Luc Lagarce [1984]

C'est une pièce avec un homme, une femme et un sofa... C'est l'histoire de la rencontre de cette femme et de cet homme, du dialogue qui naît entre eux, c'est l'histoire de ce dialogue également.

L'homme cherche à rattraper le temps perdu, connaître ce qu'il ignore. Elle cherche à conserver son avantage, ne rien céder. C'est l'histoire d'un cours de rattrapage, « cours du soir », de cette stratégie militaire pour faire dire ce que l'on ignore, pour taire ce que l'on ne veut pas révéler. D'une éducation, d'un léger vieillissement, à peine, imperceptible, d'une toute première histoire d'amour.

ISBN 978-2-84681-167-5, 2007, 64 p., 8 €

ESSAI

Théâtre et Pouvoir en Occident [1980]

Jean-Luc Lagarce a commencé son chemin d'écriture en étudiant la philosophie. Cet essai est une lecture de l'histoire du théâtre en Occident depuis sa formation grecque jusqu'aux dramaturgies contemporaines de l'après-guerre, guidée par une intuition ancienne : comment les formes de théâtre négocient-elles avec l'expression du pouvoir politique ? Et qui préside aux règles de cette négociation ? Ceux qui créent le théâtre de la cité ou ceux qui dirigent la cité du théâtre ?

ISBN 978-2-912464-85-9, 2001, 176 p., 12,04 €

ARTICLES

Du luxe et de l'impuissance

Recueil d'articles et d'éditoriaux écrits par Lagarce entre 1991 et 1994, *Du luxe et de l'impuissance* donne à entendre la voix de Lagarce depuis son point de vue d'homme, de théâtre certes mais engagé, à travers lui, dans la voie d'un questionnement incessant et salutaire sur la société, le monde, l'existence.

Nouvelle édition revue et augmentée

ISBN 978-2-84681-225-2, 2008, 64 p., 9 €

JOURNAL

Journal 1977-1990

Ce premier volume, qui commence avec l'entrée en théâtre de Jean-Luc Lagarce, s'achève sur son séjour à Berlin en 1990. Préfacé par Olivier Py, il présente les quinze premiers cahiers du Journal qui en compte vingt-trois.

ISBN 978-2-84681-193-4, 2007, 576 p., 24 €

Journal 1990-1995

Ce second volume, qui débute lors du séjour à Berlin de Jean-Luc Lagarce en 1990, présente les derniers cahiers, XVI à XXIII, de son Journal.

ISBN 978-2-84681-197-2, 2008, 576 p., 24 €

Ébauche d'un portrait

Adaptation de François Berreur d'après le *Journal*

À travers la relation très particulière que Jean-Luc Lagarce entretient avec son journal se dessine le portrait d'un homme qui consacre sa vie au théâtre et se projette dans l'éternité de l'œuvre, apostrophant au-delà de sa disparition le lecteur. C'est le feuilleton avec Théâtre Ouvert, ses espoirs, ses déceptions, ses rebondissements. Le feuilleton de sa maladie, sept années de doute, de lutte et de courage. Le feuilleton de ses mises en scène, ses succès comme ses échecs désespérants. C'est surtout le feuilleton de son écriture, de ses interrogations permanentes sur sa capacité à devenir un écrivain.

ISBN 978-2-84681-228-3, 2008, 112 p., 10 €

Un ou deux reflets dans l'obscurité

Photographies de Lin Delpierre

Cet ouvrage grand format est constitué d'extraits du *Journal* de Jean-Luc Lagarce qu'il avait sélectionnés à l'occasion de la création du spectacle *Les Solitaires intempestifs* et de l'écriture des récits *L'Apprentissage* et *Le Voyage à La Haye*. Des photographies de Lin Delpierre prises au cours des répétitions et des tournées accompagnent ces textes, postfacés par Georges Banu.

ISBN 978-2-84681-078-4, 2004, 176 p., 29 €

VIDÉO

Journal vidéo

Inclus dans ce volume, un DVD des films *Journal 1* (51 mn) et *Portrait* (1 mn) de Jean-Luc Lagarce.

Outre la version préliminaire du projet, l'ouvrage propose le texte qui est la trame du *Journal I*, ainsi qu'un entretien avec Jean-Luc Lagarce.

Journal I [1992] Lagarce utilise la vidéo pour faire se confronter l'écrit, l'image et la voix, matières premières du récit au jour le jour de deux années de sa vie.

Portrait [1993] Une vie complète défile devant nous. À partir de photos personnelles, Lagarce relève le pari fou de dresser son autoportrait en une minute.

ISBN 978-2-84681-191-0, 2007, 64 p., 17 € [livre + DVD]

MISES EN SCÈNE

Traces incertaines

Traces incertaines rend compte du travail de metteur en scène de Jean-Luc Lagarce, montant des textes classiques aussi bien que ses propres pièces. Les textes écrits par Lagarce pour les programmes, accompagnés de photographies des spectacles, présentent l'intégralité des productions de sa compagnie, le Théâtre de la Roulotte, de 1981 à 1995.

ISBN 978-2-84681-003-6, 2002, 144 p., 22,71 €

Sur Jean-Luc Lagarce

Aux éditions Les Solitaires Intempestifs

BIOGRAPHIE

Jean-Pierre Thibaudat

Le Roman de Jean-Luc Lagarce

Fils d'une famille ouvrière et protestante d'une bourgade de Franche-Comté, mort jeune du sida, reconnu après sa disparition comme l'un des auteurs de théâtre majeurs de la fin du xx^e siècle, la vie de Jean-Luc Lagarce est celle d'un héros de roman. À travers les témoignages croisés de ses amis et de ses écrits, cet ouvrage raconte l'itinéraire et tente de cerner le portrait de cet écrivain qui a si souvent mis la disparition au centre de sa vie et de son œuvre. Une biographie, peut-être. Assurément le roman de sa vie.

ISBN 978-2-84681-174-3, 2007, 400 p., 24 €

COLLOQUES ANNÉE (...) LAGARCE

I. Problématiques d'une œuvre

Colloque de Strasbourg

Quels enjeux d'écriture, quelles inventions dramaturgiques, quels discours sur le monde le théâtre de Jean-Luc Lagarce nous invite-t-il à découvrir ? Les actes de ce colloque proposent les contributions d'enseignants, chercheurs, mais aussi philosophe, conservateur ou dramaturge. Il s'agit de proposer des points de vue croisés et complémentaires qui dessinent une réflexion

inaugurale, ouvrent des voies afin d'inviter à continuer d'explorer l'œuvre de Lagarce.

Avec les communications de Marie-Isabelle Boula de Mareuil, Françoise Dubor, Jean-Pierre Han, Françoise Heulot-Petit, Geneviève Jolly, Patrick Le Bœuf, Yannic Mancel, Georgeta Miron, Julie Sermon, Bruno Tackels, Peter Vantine.

ISBN 978-2-84681-190-3, 2007, 288 p., 13 €

II. *Regards lointains*

Colloque de Paris-Sorbonne

Dans *Le Pays lointain*, pièce de Lagarce à laquelle ce volume est entièrement consacré, le pays natal, lieu de l'enfance et de la famille, est devenu lointain : le retour au pays marque la rupture avec le familial, et la difficulté à apprivoiser ce qui pourtant avait pu être si proche. C'est cette distance que les études ici réunies cherchent à questionner, à redoubler presque : leurs auteurs n'ont aucune proximité initiale ni avec l'œuvre ni avec l'écrivain ; se croisent des approches philosophiques, des interrogations éthiques et des analyses de la forme, ou de la dynamique de cette écriture théâtrale.

Avec les interventions de Michel Deguy, Denis Guénoun, Paola Marrati, Yasmina Reza, Pascale Roze, François-David Sebbah.

ISBN 978-2-84681-214-6, 2007, 96 p., 11 €

III. *Traduire Lagarce*

Langue, culture, imaginaire

Colloque de Besançon

Parce que la traduction est d'abord une lecture, une écoute, il convient d'explorer l'écriture lagarcienne, d'analyser ses faits de langue, ses modalités spectaculaires comme ses spécificités poétiques. C'est toute une représentation du langage qui entre en jeu dans l'activité du traduire : langue, culture et imaginaire sont saisis dans un rapport d'altérité, appréhendés dans la distance, la traduction se faisant le lieu où se révèle le plus splendidement la spécificité d'une écriture, l'identité d'un auteur.

Avec les communications de Florence Fix, Béatrice Jongy, Henri Meschonnic, François Migeot, Frédérique Toudoire-Surlapierre, Pascal Vacher, Georges Zaragoza, Christine Zurbach.

ISBN 978-2-84681-222-1, 2008, 176 p., 13 €

IV. Jean-Luc Lagarce dans le mouvement dramatique

Colloque de Paris III-Sorbonne nouvelle

Resituer « Lagarce dans le mouvement dramatique », c'est choisir de mettre en lumière des correspondances dramaturgiques, de tisser des liens de contemporanéité entre cet auteur et des écritures de la fin du XIX^e siècle ou des débuts du XX^e siècle, voire d'époques plus anciennes, telles l'âge classique ou celui des Lumières. C'est aussi dessiner une sorte de portrait de groupe qui mettra en valeur les liens esthétiques existant entre Lagarce et d'autres dramaturges contemporains. Et c'est enfin témoigner d'une œuvre en mouvement, c'est-à-dire profondément novatrice, qui, d'une pièce à l'autre, ne cesse de renouveler, de réinventer les formes du drame et de la scène.

Avec les communications de Anaïs Bonnier, Mateusz Borowski, Marianne Bouchardon, Marie-Isabelle Boula de Mareuil, Jonathan Châtel, Sylvain Diaz, Marie Duret-Pujol, Alice Folco, Marie-Aude Hemmerlé, Céline Hersant, Geneviève Jolly, Hélène Kuntz, Sandrine Le Pors, Alexandra Moreira da Silva, Emmanuel Motte, Rafaëlle Pignon, Jean-Pierre Ryngaert, Jean-Pierre Sarrazac, Julie Sermon, Malgorzata Sugiera, Armelle Talbot et Julie Valero.

ISBN 978-2-84681-198-9, 2008, 304 p., 15 €

OUVRAGE PÉDAGOGIQUE COLLECTIF

Lire un classique du XX^e siècle :

Jean-Luc Lagarce

Jean-Luc Lagarce est d'ores et déjà devenu un classique. Cet ouvrage permet aux enseignants du secondaire, non spécialistes

en théâtre, de rendre son œuvre accessible à leurs élèves dans le cadre du programme. Il leur propose les outils nécessaires, tels que séquences pédagogiques et sujets de baccalauréat.

Avec les contributions de Maryse Adam-Maillet, Marie-France Boëtier, Yves Courty, Christine Crinquand, Jean-Pierre Ryngaert, Gilles Scaringi et des portraits inédits de Philippe Minyana, Colette Godard et Élisabeth Mazev.

Coédition Scérén – CRDP de Franche-Comté
ISBN 978-2-84681-199-6, 2007, 208 p., 19 €

Chez d'autres éditeurs

Jean-Pierre Thibaudat

Jean-Luc Lagarce

Au fil d'une œuvre fulgurante, Lagarce invente une écriture dramatique marquée par le récit romanesque, le mal de dire, le temps filtré à l'aune de la mémoire ; marqué par le sceau de l'intime, son théâtre renvoie à la vie de chacun, lecteurs et spectateurs. Si cette œuvre est traversée par les thèmes de la mort et de la disparition, la causticité et la satire sociale ne sont pas en reste. À l'instar de Tchekhov, Lagarce croyait souvent écrire des pièces drôles, là où ceux qui les lisaient ou les montaient voyaient d'abord des drames. La postérité met tout le monde d'accord.

Éditions Culturesfrance

Distribution : La Documentation française

ISBN 978-2-35476-007-6, 2007, 104 p., 20 €

Bertrand Chauvet et Éric Duchâtel

*Jean-Luc Lagarce : « Juste la fin du monde »,
« Nous, les héros »*

Cet ouvrage, centré sur la double problématique entendre et dire Lagarce, est conçu comme un dialogue entre des propos analytiques, assortis de propositions de jeu et de témoignages artistiques.

ques, documents de mises en scène, entretiens avec les créateurs des deux œuvres, leurs interprètes, rencontres avec une nouvelle génération de metteurs en scène.

Destiné à accompagner le programme limitatif du baccalauréat, il est couplé avec un DVD, qui témoigne largement du travail du metteur en scène Joël Jouanneau.

Éditions Scérén, coll. Baccalauréat Théâtre

ISBN 978-2-24002-647-7, 2007, 128 p., 17,90 € [livre + DVD]

La Cantatrice chauve

de Eugène Ionesco

Mise en scène de Jean-Luc Lagarce

Pour cette *Cantatrice chauve*, Jean-Luc Lagarce a poussé Ionesco à l'extrême du non-sens. Il a créé un décor dans le plus pur goût bonbon anglais, avec des couleurs acidulées décoiffantes et une pelouse vert fluo, y a mêlé l'esthétique hyperréaliste des feuilletons américains et a entraîné ses personnages dans un tourbillon fou, absurde, grotesque en diable. Mais sous le rire, tous ceux qui l'ont vue ont dit ressentir une nostalgique mélancolie.

Ce spectacle fut un succès et tourna de 1991 à 1993 sur les plus grandes scènes de France et d'Europe. La reprise au théâtre de l'Athénée, quinze ans après sa création et avec la même équipe de comédiens et de techniciens, est un vibrant hommage à son metteur en scène.

DVD Arte Vidéo, 2007, 155 mn

Une chose dont je me souviens et que je raconte encore (après, j'en aurai fini) :

c'est l'été, c'est pendant ces années où je suis absent, c'est dans le Sud de la France. Parce que je me suis perdu, la nuit, dans la montagne, je décide de marcher le long de la voie ferrée. Elle m'évitera les méandres de la route, le chemin sera plus court et je sais qu'elle passe près de la maison où je vis.

La nuit, aucun train n'y circule, je ne risque rien et c'est ainsi que je me retrouverai. À un moment, je suis à l'entrée d'un viaduc immense, il domine la vallée que je devine sous la lune, et je marche seul dans la nuit, à égale distance du ciel et de la terre. Ce que je pense, et c'est cela que je voulais dire, c'est que je devrais pousser un grand et beau cri, un long et joyeux cri qui résonnerait dans toute la vallée, que c'est ce bonheur-là que je devrais m'offrir, hurler une bonne fois, mais je ne le fais pas, je ne l'ai pas fait.

Je me remets en route avec seul le bruit de mes pas sur le gravier.

Ce sont des oublis comme celui-là que je regretterai.

Septembre 1995

